



Gilbert  
SINOUÉ

*12 passions  
amoureuses*

qui ont changé  
l'Histoire

**GILBERT SINOUÉ**

Pygmalion

# 12 passions amoureuses qui ont changé l'Histoire

**L**a passion.

Ce grand bouleversement de l'être, à la fois craint et espéré.

Combien de fois influença-t-il le cours de l'Histoire et dévora-t-il ceux qui l'éprouvèrent? En choisissant d'épouser la femme de son cœur, l'Américaine Wallis Simpson, deux fois divorcée, le roi de Grande-Bretagne Édouard VIII risqua de mettre en péril la couronne; en vouant un amour éperdu à Lady Hamilton, femme de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Naples, Lord Nelson provoqua les foudres de son pays en guerre contre la France; quel sort aurait connu l'indépendance de l'Inde si, pressée par son époux, Lady Mountbatten n'était intervenue auprès de Nehru, l'homme qui l'aimait à la folie?

Mais bien d'autres couples mythiques traversent ce livre: Édith Piaf et Marcel Cerdan, Dom Pedro et Inès de Castro, Richard Burton et Elizabeth Taylor, George Sand et Frédéric Chopin, Paul Verlaine et Arthur Rimbaud...

Gilbert Sinoué se propose ici de nous faire revivre ces morceaux de vie, ces instants où l'on cesse d'être «raisonnable», prisonniers de ce mouvement violent, impétueux, qui nous pousse inexorablement vers l'autre et qui domine la raison.

*Gilbert Sinoué est l'auteur de nombreux romans, essais et biographies, parmi lesquels Le Livre de Saphir, prix des Libraires 1996, L'Enfant de Bruges ou Inch' Allah, un diptyque qui retrace l'histoire du Moyen-Orient entre 1916 et 2001.*

Prix France : 19,90 €  
ISBN : 978-2-7564-1432-4



9 782756 414324

Pygmalion

*12 passions  
amoureuses*  
qui ont changé  
l'Histoire

## DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

*Les Silences de Dieu*, roman (Grand Prix de littérature policière 2003)

*La Reine crucifiée*, roman

*Moi, Jésus*, roman

AUX ÉDITIONS CALMANN-LÉVY

*Le Livre des sagesse d'Orient*, anthologie

*L'Ambassadrice*, biographie

*Un bateau pour l'Enfer*, récit

*La Dame à la lampe*, biographie

AUX ÉDITIONS DENOËL

*Avicienne ou la route d'Ispahan*, roman

*L'Égyptienne*, roman

*Le Pourpre et l'Olivier*, roman

*La Fille du Nil*, roman

*Le Livre de Saphir*, roman (Prix des libraires 1996)

AUX ÉDITIONS FLAMMARION

*Akhenaton, Le Dieu maudit*, biographie

*Erevan*, roman (Prix du roman historique de Blois)

*Inch' Allah, Le Souffle du jasmin*, roman

*Inch' Allah, Le Cri des pierres*, roman

*L'homme qui regardait la nuit*, roman

*La Nuit de Maritzburg*, roman

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

*L'Enfant de Bruges*, roman

*À mon fils à l'aube du troisième millénaire*, essai

*Des jours et des nuits*, roman

AUX ÉDITIONS PYGMALION

*Le Dernier Pharaon*, biographie

*Douze femmes d'Orient qui ont changé l'Histoire*

AUX ÉDITIONS ARTHAUD

*Les Nuits du Caire*, roman

Site officiel de Gilbert Sinoué :  
<http://www.sinoue.com>

Gilbert SINOÛÉ

*12 passions  
amoureuses*

qui ont changé  
l'Histoire



Pygmalion

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---


© 2015 Pygmalion, département de Flammarion  
ISBN : 978-2-7564-1432-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Préambule



 e lecteur pourrait légitimement s'interroger quant au bien-fondé du titre de cet ouvrage : *12 passions qui ont changé l'Histoire* et chercher à comprendre de quelle façon l'amour de Piaf pour Cerdan, celui de Lady Hamilton pour l'amiral Nelson, de Nehru pour Lady Mountbatten ont pu jouer un rôle dans le cours des événements du monde. Et pourtant... Si Lady Mountbatten et Nehru n'avaient été passionnément amoureux, il est probable que le processus qui devait aboutir à l'indépendance de l'Inde eût été bien plus conflictuel qu'il ne le fut. Si Piaf, tout à son manque de Cerdan, n'avait pas insisté pour qu'il vienne la rejoindre au plus vite, non par bateau, comme cela était prévu, mais par avion, le boxeur aurait affronté Jake La Motta et, qui sait, récupéré son titre de champion du monde. Si l'amour fou de dom Pedro pour l'infante de Castille ne s'était pas conclu par l'assassinat de cette dernière, Alphonse IV et son fils ne se seraient pas livré une guerre qui fut à deux doigts de dévaster le royaume du Portugal.

Comment ignorer le rôle déterminant que Lady Hamilton joua auprès de Marie-Caroline, reine du royaume de Naples et de Sicile ? Si, pour l’amour de l’amiral Nelson, l’ambassadrice n’était pas intervenue, la flotte anglaise eût été en bien mauvaise posture et peut-être dans l’incapacité d’aller affronter l’amiral Brueys dans la baie d’Aboukir. Chaque parcelle de l’univers est reliée et il suffit que l’une d’entre elles soit modifiée pour que toutes celles qui l’entourent le soient aussi. Frida Kahlo et Diego Rivera, Rodin et Claudel, le couple Burton et Taylor, Hugo et Juliette ont chacun, à leur manière, et avec plus ou moins d’importance, fait bouger les lignes du destin.





# La reine crucifiée

*Dom Pedro et Inès de Castro*



*Palais de Montemor, Portugal, octobre 1340*



n coup frappé à la porte arrache Alphonse IV, roi du Portugal, à sa méditation. Il attendait ce visiteur.

— Entrez !

La silhouette d'un jeune homme de vingt ans se glisse dans la pièce.

— Vous m'avez fait mander, père ?

La voix est incertaine, comme si les mots butaient contre le palais avant de jaillir.

— Approchez-vous, dom Pedro !

Les deux hommes se ressemblent tant que, s'il n'y avait eu trente années d'écart, on eût pu les croire jumeaux. Grands, la peau mate, le teint hâlé, l'œil et le cheveu noir, la face anguleuse et le nez droit ; l'un et l'autre sont campés dans une attitude identique, mélange d'arrogance et d'orgueil.

Dom Pedro attend que le souverain prenne place et s'assied à son tour.

— Comme toujours, vous avez l’air épuisé, note Alphonse. Vous ne dormez pas assez à ce qu’on me dit.

— Nous en avons déjà parlé, père. J’ai la nuit en horreur.

— Il faut bien dormir pourtant. La nature le commande. Que faites-vous donc de vos nuits ?

— Je lis.

— Vous lisez ! De la poésie, bien sûr. De stupides *cancioneiros*. D’ailleurs, il n’y a pas que vos lectures. Aux premières lueurs de l’aube, vous enfourchez votre cheval en compagnie de cet esclave dont j’ai oublié le nom...

— Massala.

— Massala. Et l’on ne vous voit réapparaître qu’au soleil de midi.

— Quel... mal... y a-t-il... à...

À nouveau cette difficulté à prononcer les mots quand la tension se faisait plus forte. Les doigts de dom Pedro se crispent. Quand se guérira-t-il de ce bégaiement qui l’habite depuis qu’il est enfant ? Il inspire à fond et reprend :

— Si vous me disiez plutôt la raison de ma présence.

— Il en est deux.

Alphonse se lève brusquement et marche vers la fenêtre ouverte sur la plaine. Dos tourné, il annonce :

— Une armée mauresque appartenant à la branche des Marinides a débarqué à Gibraltar, répondant aux appels au secours lancés par l’émir de Grenade. Elle est commandée par Abou el-Hassan, le « sultan noir ». Tout porte à croire qu’il compte entreprendre une vaste contre-offensive et remonter vers le nord. Le roi de Castille et de León va se porter à sa rencontre. Il a réclamé mon aide.

Une expression dubitative apparaît sur les traits du jeune prince.

— Et vous avez accepté ?

Alphonse se retourne vivement.

— N'aurais-je pas dû ?

— L'Andalousie n'est pas le Portugal. Que je sache, vous n'avez pas toujours porté la Castille dans votre cœur. L'an passé encore, vous livriez bataille contre ce royaume et son souverain, votre homonyme : Alphonse XI.

Le roi fait un geste d'impatience.

— Alphonse a épousé votre sœur, doña Marie. Elle ne supportait plus d'être maltraitée et avilie par son époux. Je n'ai pas eu d'autre choix que d'intervenir. Mais c'est de l'histoire ancienne. Depuis, mon gendre a fait amende honorable et tout est rentré dans l'ordre.

— Tant mieux. Moi je n'aurais pas absous ce personnage de sitôt.

— Parce que vous avez l'entêtement de la jeunesse et que vous ignorez tout des choses de la politique. D'autre part, vous semblez oublier que, depuis toujours, les Maures sont nos ennemis communs. Tout ce qui met en péril la reconquête met en péril le Portugal.

— Quand partez-vous ?

— Je prends la route demain, à la tête de mille lances.

Il y a un nouveau silence. Le souverain regagne sa place et fourrage dans sa barbe avant de reprendre la parole.

— J'ai aussi autre chose à vous dire.

Pedro hoche la tête et attend.

— Vous allez vous marier.

— Me... marier ?

— Ainsi que vous le rappeliez, il est vrai que l'orage a souvent sévi entre la Castille et nous. Cependant, aujourd'hui, même si les rivalités et les jalousies subsistent, l'union de doña Marie et du roi de Castille nous a permis d'envisager le présent plus sereinement. Le présent... Reste l'avenir.

— L'avenir ?

— Vous, mon fils. L'avenir du royaume, c'est vous. Si nous voulons que la paix si difficilement gagnée perdure, et poursuivre le rapprochement amorcé entre nous et nos voisins...

— Vous souhaitez que...

— Vous épouserez doña Constance. L'infante de Castille. Ce n'est pas un souhait. C'est une exigence. Elle a presque votre âge. Dix-neuf ans. Elle est attrayante à ce qu'on dit. Douce et soumise, ce qui ne gâche rien. Ce mariage rapprochera plus encore les deux royaumes et assurera ma descendance et la vôtre.

Une certaine raideur envahit les traits du jeune prince. Il cherche une réplique. À quoi bon ? Il aurait tant de mal à l'exprimer. Depuis longtemps déjà il a appris qu'un fils de roi ne décide de rien.

— Quand ?

— À mon retour. La demande a été faite et accueillie avec bonheur. Si j'en juge par votre mine, ce bonheur n'est guère partagé.

Dom Pedro met un temps avant d'articuler :

— Le bonheur n'est-il point de feindre de faire par passion ce que l'on fait par intérêt ? Ce sont vos propres mots. Vous vous en souvenez ?

— Parfaitement.

— J'épouserai donc doña Constance. Et la passion naîtra.

— Voilà qui est parfait.

Le roi se lève.

— Il faut nous séparer à présent. Le temps presse. Je dois prendre la route.

— Que Dieu vous protège, père. Revenez-nous sain et sauf.

Le prince esquisse un mouvement timide vers le souverain, mais se ravise. Alphonse ne supporte pas les effusions de quelque ordre qu'elles soient.

Il s'incline et quitte la pièce.



*Burgos, en Castille*

Malgré le soleil qui dardait ses rayons à travers la fenêtre, Doña Constance réprima un frisson et s'adressa aux six dames d'honneur rassemblées en demi-cercle.

— Je suis transie! *Senhoras*, que l'une d'entre vous ait la bonté de demander à un serviteur de ranimer ce brasero. Il ne dispense que de l'air froid.

Tandis qu'une dame s'exécutait dans un froissement de soie et de taffetas, elle poursuivit en soupirant :

— Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer. C'est bien la Castille. Croyez-vous qu'il fera le même temps au Portugal?

Une voix enjouée lui répondit :

— On dit que l'amour peut brûler aussi fort que mille soleils. N'est-ce pas l'amour qui vous attend là-bas ?

— Cara, le soleil se voit. Mais l'amour ? À vrai dire, j'ignore tout de ce mot et du sens qu'il revêt.

Sur sa lancée, l'infante se tourna vers une jeune femme, la plus jeune de toutes :

— Et toi, Inès ? En sais-tu quelque chose ? Après tout, tu vas avoir vingt ans. Un an de plus que moi. Trois cent soixante-cinq jours. Cela compte.

Le visage d'Inès de Castro s'empourpra.

— Oh ! Doña Constance. Je ne sais rien de plus que vous.

Elle rectifia timidement :

— Sinon que c'est un sentiment parmi les plus nobles et les plus purs qui soient.

— Tu en parles avec aise. L'as-tu jamais éprouvé ?

— Non. Jamais. Cependant, je sais que, même invisible, il existe. Après tout, ne pas voir Dieu n'empêche pas la foi.

Des gloussements étouffés firent écho à ses propos. Mais les traits de doña Constance s'assombrirent.

— J'ai peur. Lui plairai-je ? Saurai-je le séduire ? On dit de dom Pedro qu'il est bel homme. Regardez-moi...

L'infante quitta son siège en soulevant légèrement sa houppelande bordée de rouge et se dirigea vers un petit miroir bombé qui ornait l'un des murs de sa chambre.

— Regardez-moi ! Les joues trop rondes ! Les cils modestes ! Les yeux, alors que je n'ai pas dix-neuf ans, déjà assiégés par les cernes, et mes lèvres ne sont qu'un balbutiement de chair.

— Vous vous fustigez, doña Constance, protesta Inès. Ce n'est pas bien. Vous avez tout pour plaire à un gentil-homme. De toute façon, croyez-vous que la beauté soit l'essentiel ?

— Pour une femme, certainement !

L'infante se tourna vers celle qui venait de parler.

— Évidemment, toi tu n'as pas ce souci. Tu rayannes. Tu irradies.

Elle prit les autres à témoin :

— N'ai-je pas raison ? Soyez sincères. Il n'est pas une seule d'entre vous qui ne se morfonde de jalousie en la présence d'Inès de Castro. Et que dire de l'émoi qu'elle soulève auprès des hommes ? Du plus petit au plus grand, tous, éblouis, chuchotent à l'envi le surnom qu'ils lui ont donné : *Cuello de garza...* *Cuello de garza...* Gorge de cygne. Ah ! La nature est bien injuste.



*Lisbonne, le 15 novembre*

La côte tourmentée s'ouvre sur l'immense estuaire où se déversent les eaux languides du Tage. Les portes sont pavoisées. Sur les places, le vin coule déjà à flots.

On guette, on scrute la porte de la Mer d'où devrait apparaître le cortège royal. Brusquement, dans un frémissement d'airain, les cloches de la cathédrale s'ébranlent et, très vite, leurs vibrations envahissent le ciel pour ne plus faire qu'un avec la lumière du soleil.

Un frisson parcourt la foule.

Oui. Les voici !

Des enfants, tout de blanc vêtus, ouvrent la marche en jonchant le chemin de fleurs. Maintenant, c'est au tour du roi Alphonse de franchir la voûte. Son épouse, doña Béatrice, chevauche à ses côtés. La reine offre un étonnant contraste avec son époux. Elle semble si frêle, lui, si immense. Elle semble si sereine, lui si tourmenté.

Les nobles suivent, drapés dans leur surtout brodé de fils d'or et d'argent.

Un hennissement secoue le ciel. C'est le cheval de dom Pedro qui s'agace sans doute de tout ce vacarme. Il esquisse un écart, mais il est vite rattrapé par le cavalier. D'un geste posé, le prince flatte l'encolure de la bête. Elle s'apaise et repart au trot dans le sillage du couple royal.

Tout en progressant, le futur marié prend la peine de répondre aux vivats par de brèves inclinaisons de la tête.

Où va-t-il ? Où l'entraîne son destin ? Quel devenir pour ce mariage ?

L'œil noir de dom Pedro embrasse la cathédrale.

Il n'a pas encore vu l'infante. On la dit gracieuse. Mais la grâce suffit-elle quand il s'agit de conquérir le cœur fermé d'un homme ?

À présent, le cortège est arrivé sur le parvis.

Il faut descendre de cheval. Le roi et la reine sont déjà à l'intérieur. Les nobles aussi.

Un laquais prend la monture en charge. Pedro franchit à son tour le portail et remonte l'allée jusqu'au pied de l'autel où sont rassemblés les membres du clergé et, comme il se doit, monseigneur Mendes, l'évêque de Lisbonne.

Le prince se place à gauche de l'autel. Un courant glacial lui parcourt le dos.



À son tour, l'infante vient de pénétrer dans la cathédrale. Elle marche au bras de son père, le comte Juan Manuel de Penafiel. L'homme a de l'allure. Il semble flotter. Une moustache retroussée barre une face d'aigle.

Leur emboîtant le pas, les dames d'honneur.

Elles sont six.

Maintenant, l'infante et son père ne sont plus qu'à un pas de dom Pedro. Le comte salue et s'écarte.

Les voilà seuls. Face à face.

Elle n'ose pas lever le visage vers lui. Il ose à peine la dévisager. L'évêque les invite à se rapprocher.

La cérémonie peut commencer.

Plus tard, dom Pedro ne se souviendra que de l'impression ressentie lors de l'échange des anneaux, au moment précis où leurs mains se sont frôlées. Une impression de gêne. Dès lors, il comprit que même si leurs êtres étaient liés, leur peau ne s'unirait qu'avec effort.

L'évêque accorde sa bénédiction. Le chœur entonne le *Te Deum*. C'est fini. L'infante de Castille et le prince héritier du Portugal sont mariés. Les deux royaumes peuvent aller en paix.



C'est en pivotant pour remonter l'allée centrale en direction de la sortie que dom Pedro la vit.

Non. Elle ne pouvait être réelle ! Cette blancheur ! L'éclat de ce teint, cette grâce ! Elle ne pouvait être réelle. Ces joues de lis et de roses. Ce cou d'albâtre. Et sous le satin, seins d'ivoire ou de neige ? Cheveux d'or, c'est sûr, tressés dans le poudroisement de la mer de Paille. Lèvres

serties dans le rubis et le corail. Et ses yeux. Ses yeux couleur opale comme la mer. Verts comme demain. Verts comme toujours.

Les premiers mots qui vinrent à son esprit furent : Cuello de Garza... Cuello de Garza... Gorge de cygne.

Il dut s’appuyer au bras de doña Constance pour ne pas vaciller. S’en aperçut-elle ?

Lorsqu’ils arrivèrent à la hauteur d’Inès de Castro, Pedro se dit qu’elle devait entendre son cœur devenu fou. Il osa s’arrêter. Il osa lever les yeux vers elle. Il la fixa comme s’il avait voulu se fondre en elle et qu’elle se fondît en lui. Combien de temps ? Combien de temps demeura-t-il ainsi à la contempler ?

La cour attendait. L’évêque attendait.

Finalement, il réussit à s’arracher à sa vision et reprit sa marche vers la sortie.



*Montemor, Portugal, 23 novembre*

La cloche de l’angélus cessa de tinter. Le silence enveloppa le crépuscule.

Masqué derrière un pilier, dom Pedro scruta une dernière fois l’entrée du cloître de Saint-Vincent avant de laisser tomber d’une voix sourde :

— Elle ne viendra pas.

— Tant mieux, répliqua Massala. Votre idée était absurde ! Réfléchissez donc ! Vous auriez voulu que je remette à doña Inès un pli signé de votre main et ce, au

vu et au su de votre épouse et devant les autres dames d'honneur. Folie!

Dom Pedro plonge ses yeux dans ceux de son esclave. Voilà si longtemps que le destin l'avait amené à ses côtés. L'enfance de Pedro avait plus souvent entrevu le visage du vieil homme que celui d'Alphonse.

Il répliqua :

— Faux! Ce n'est pas ce que j'avais envisagé, et tu le sais bien. Tous les jours, ces dames accompagnent Constance, tous les jours, juste avant l'angélus du soir. Elles se promènent ici, sous les arcades, avant d'entrer en prière. Je serais resté en retrait et tu aurais profité d'un moment où Inès aurait été seule pour l'aborder.

— Et si sa maîtresse était venue à l'interroger sur le contenu du message, qu'aurait-elle répondu? Si elle avait exigé de lire votre mot? Je veux bien que votre sort vous importe peu, mais songez donc à doña Inès!

Il secoua la tête fermement.

— Vous me faites peur. Le lit de votre épouse est encore chaud et déjà votre cœur et votre corps s'égarèrent vers une autre.

Dom Pedro poussa un cri de dépit.

— Tu ne saisis donc pas? *Je sais que c'est elle.* Dès que je l'ai aperçue dans la cathédrale, j'ai compris que c'était elle.

— Folie! répéta Massala. Vous m'avez avoué ne rien savoir de cette jeune femme! Son cœur est peut-être déjà pris. Même son nom vous est inconnu.

— Détrompe-toi. Entre-temps j'ai pris soin de me renseigner. Je sais beaucoup de choses.

Le Berbère le considéra, abasourdi.

— Oui, confirma Pedro, j'ai interrogé l'une des dames d'honneur, ainsi que le Grand Majordome.

— Allah pardonne votre légèreté ! À l'heure qu'il est, soyez certain que votre épouse a été mise au courant de votre démarche.

— Quelle importance ?

Massala se prit le visage entre les mains.

— J'avais bien raison lorsque je vous disais que vous n'êtes qu'un enfant, et que, comme tous les enfants, en vous, tout est extrême.

Indifférent à l'émoi qu'il soulevait, dom Pedro poursuivit :

— Elle n'a point d'époux.

— Mais encore ?

— Elle est la fille de don Fernández de Castro. Un valeureux capitaine.

— C'est fort plaisant, maugréa Massala, mais ne change rien au péril qui vous guette. Comprenez qu'il ne s'agit pas uniquement d'une tromperie, mais d'une atteinte à l'honneur de la Castille. Abandonnez ! Chassez cette personne de vos pensées. De plus, vous oubliez qu'elle est dame d'honneur. Elle le voudrait, que sa fonction lui interdirait toute trahison. Vous perdez votre temps.

Tout à ses pensées, Pedro se remit à avancer le long de la galerie d'ogives.

— Je ne comprends pas ce qui a pu se passer. Pourquoi ne sont-elles pas venues ? Doña Constance est la piété faite femme. Jamais elle ne manque l'occasion de se recueillir.

Il se retourna vivement vers son esclave.

— Il me vient une idée!

Il retira un pli cacheté de l'amigaut de son pourpoint et le tendit à Massala.

— Prends!

Le Berbère eut un mouvement de recul, aussi effrayé que si on lui présentait un charbon ardent.

— Prends, insista Pedro. Tu vas le lui remettre sur-le-champ.

— Sur-le-champ? Où? Comment?

— De la manière la plus simple qui soit. Il te suffira de glisser la lettre sous sa porte. Je sais où se trouve sa chambre.

Devant l'absence de réaction, le ton de la voix se durcit.

— Je t'aime comme on aime un père, Massala. Mais n'oublie pas : tu me dois aussi obéissance.



*« Noble dame, indulgence, indulgence pour mon cœur et mon âme. Voilà des jours que les deux ne m'appartiennent plus, ils sont partis vers vous et vous gouvernez désormais leur destin.*

*L'ai-je voulu? Si vouloir, c'est aspirer à rendre concevable l'impossible, alors sans doute l'ai-je voulu. Si vouloir, c'est rêver d'effleurer la beauté et gravir les marches qui mènent au paradis, oui, je l'ai voulu. Je vous ai aimée avant même de savoir que vous existiez. Je vous aime comme on aime le bonheur et l'espérance et le jour qui se lève et l'impatience qui envahit celui qui guette à l'horizon le retour de l'être aimé. Je vous aime comme le peuple aime le roi, comme le*

*fracas des armes aime la paix. Condamnez-moi, honnissez-moi, méprisez-moi, mais de grâce, épargnez-moi l'indifférence. Votre ressentiment même me sera une consolation, car je me dirai : "Elle pense à moi."*

*Je vous attendrai demain, dès l'aube, à cinq lieues d'ici, au pied de la statue dédiée à Diane, dans les vestiges du temple romain d'Evora. Mon serviteur Massala se tiendra à vos ordres pour vous y conduire à bord d'un équipage. Vous viendrez lorsqu'il vous siéra. Moi j'y serai aux premières lueurs. J'attendrai jusqu'au soleil couchant. Et je reviendrai tous les jours, tant que Dieu m'accordera la force.*

*Dom Pedro. »*



Assise près de l'âtre, Inès relut la lettre une deuxième fois, puis une troisième, et l'appuya contre sa joue. Ainsi, il avait rendu possible l'inconcevable. Ce qu'elle avait ressenti le jour du mariage, il l'avait aussi ressenti. Cette émotion si forte qu'elle en devenait douloureuse, il l'avait partagée. Chose étrange, au lieu de l'apaiser, savoir que le partage existait rendait le sentiment plus violent encore, plus inquiétant. Soudain, elle eut l'impression que sa chambre était devenue un abîme et qu'elle se tenait tout au bord. Allait-elle basculer ? Était-ce le prix à payer pour vivre ce qu'aucune femme honorable ne devrait s'autoriser à vivre ?

Et maintenant ? Maintenant qu'elle savait. Que faire ?

*Constance, Constance.* Jamais ce nom n'avait tant pris de place dans son esprit. Presque aussitôt s'y accolèrent

le mot « trahison » et un autre mot plus terrible encore : « péché ». Lequel des deux serait le plus lourd à porter si demain elle venait à faillir ?

*Que faire ? Mon Dieu, que faire ?* Elle ne savait rien de dom Pedro, ou seulement le peu que sa maîtresse avait eu l'heur de lui confier.

Trahison, trahison...

À nouveau ce mot qui frappait à la porte. Elle était folle. Non ! Une de Castro ne pouvait s'abandonner à des amours coupables.

Elle reposa la lettre sur la table. Elle ne se rendrait pas à Evora.

À peine sa décision prise, une douleur inexprimable lui transperça le ventre et la força à se recroqueviller.



### *Palais de Montemor, Portugal*

C'était soir de pleine lune. Pedro remonta sur la pointe des pieds le couloir éclairé par une lueur laiteuse et, parvenu tout au bout, descendit une à une les marches qui conduisaient à l'étage inférieur, vers les chambres où sommeillaient les dames d'honneur. Arrivé devant celle d'Inès de Castro, il frappa deux coups secs et attendit. Il ne se passa rien. Alors, il posa sa main sur la poignée métallique et ouvrit la porte.

Maintenant, arrêté sur le seuil, il hésitait à faire un pas de plus. Il devinait, plus qu'il ne voyait, le corps de la jeune femme couché sur le dos. Il pouvait entendre sa

respiration, légère, soyeuse et douce comme l'aile d'un moineau. Partir ou oser ?

Arrivé à hauteur de la tête de lit, il s'agenouilla. Contempler, écouter, lui suffisait. Combien de temps resta-t-il ainsi à se nourrir de cette vision ? Comment évaluer ces instants où le ciel lui-même retient son souffle ?

À un moment donné, elle remua, exhala un soupir et se retourna sur le côté. Son visage ne fut plus qu'à une haleine du visage de dom Pedro.

Il répéta à voix basse à plusieurs reprises, presque à son insu :

— Inès... Inès... Inès...

Elle ouvrit les yeux et le vit.

Sa réaction fut étrange. Elle aurait dû s'affoler, pousser un cri, au lieu de quoi elle demeura immobile, dévisageant calmement Pedro. Déconcerté, il fut incapable d'exprimer quoi que ce soit. De toute façon, c'eût été impossible tant l'émotion lui nouait la gorge.

Au prix d'un effort surhumain, il balbutia :

— Ma lettre... Avez-vous compris le sens de ma lettre ?

Elle se releva, le drap remonté contre sa poitrine.

— Si j'avais su écrire, prononça-t-elle lentement, si seulement j'avais su.

— Oui ?

— Je vous aurais dit les mêmes mots.

Un bonheur tremblé submergea le cœur de dom Pedro. Ainsi, elle était bien de sa chair. Ainsi, leurs deux âmes étaient bien jumelles. Il avait eu si peur.



— Alors, pourquoi ? Pourquoi n’êtes-vous pas venue à Evora ?

Elle répondit sur un ton presque suppliant :

— Ne me posez pas cette question.

Puis, enchaînant très vite :

— Auriez-vous oublié les liens qui m’attachent à doña Constance ? Et ceux, bien plus sacrés encore, qui font de vous son époux ?

Il se releva d’un coup.

— Rien n’est immuable. Jamais.

Elle lui sourit comme on sourit à un enfant.

— Vous parlez en homme libre, dom Pedro, alors que vous et moi sommes prisonniers.

— Vous avez raison, approuva-t-il. Prisonniers l’un de l’autre.

— Entourés de geôliers.

Il marcha vers la fenêtre et fixa longuement le ciel nocturne. Où trouver la voie ? Il savait qu’elle n’avait pas tort, que le présent n’était qu’une immense muraille dressée entre elle et lui. Il bégaya :

— Vivre sans toi... vivre sans toi m’est impossible. S’il n’y avait aucun espoir, je mourrais.

Dans son émotion, il l’avait tutoyée.

— Un prince a-t-il le droit de mourir d’amour, dom Pedro ? Un jour vous serez roi. Votre peuple aura besoin de vous.

— Ni royaume ni rien au monde ne compteront à mes yeux, si je ne te sais à mes côtés !

Les lèvres sèches, il poursuivit en se battant furieusement avec le rythme des syllabes.

— Ne viens-tu pas de me confier que tu aurais pu écrire cette lettre ? Et si tu l'avais écrite, aurais-tu éludé une phrase, une seule, la jugeant inappropriée ? Dis-le-moi. Je t'en conjure. Si la réponse est oui, je fais le serment de survivre avec ma douleur, sans jamais essayer de revenir vers toi.

Un silence interminable s'instaura. Des siècles. Jusqu'au moment où les lèvres d'Inès esquissèrent le mot « non » sans le prononcer.

Alors, il prit place au bord du lit et, toute appréhension abandonnée, il se pencha sur elle. Elle ne le repoussa pas. Sentir la chaleur de Pedro, sa joue contre la sienne, fit tomber ses dernières résistances.



Alavaro Gonçalves, l'un des trois conseillers les plus proches du roi, n'arrivait pas à en croire ses oreilles. Il répéta sa question au serviteur qui se tenait devant lui.

— Es-tu sûr de ce que tu avances ?

— Oui, seigneur. Je l'ai vu. J'ai vu dom Pedro comme je vous vois.

— Il entraît bien dans la chambre de doña Inès ? Tu en es certain ?

— Et ce n'était pas la première fois. C'est ainsi toutes les nuits depuis une semaine.

La surprise de Gonçalves se transforma en effarement.

Incroyable ! Que l'infant forniquât hors du mariage n'était pas pour le choquer ; le jeune homme avait de quoi tenir. Son grand-père, le roi Denis, ne s'était guère privé,

tant s'en faut ! Non, la gêne était ailleurs. Elle était liée aux conséquences politiques.

Gonçalves balaya l'air de la main. Allons ! Il se tourmentait pour rien ! Il recommanda toutefois à son serviteur :

— Continue de les surveiller. Tiens-moi au courant de tous leurs faits et gestes.

L'homme opina :

— Bien sûr, mon seigneur.

Une fois seul, Gonçalves réfléchit quelques instants.

Il serait peut-être plus prudent d'informer les deux autres conseillers du roi. Nul doute que Coelho et Pacheco se montreraient intéressés par la nouvelle.



### *Salle des Portulans, Montemor*

— Amusant, non ? lança Alavaro Gonçalves à l'intention de Pêro Coelho et de Diogo Pacheco.

Ce dernier observa :

— Amusant, en effet. À condition que cela ne devienne pas préoccupant.

Coelho fronça les sourcils.

— Préoccupant ? Pourquoi, *amigo* ? Ce ne sera pas la première fois qu'un personnage de la cour, roi ou prince, s'offre une maîtresse. Et, de toi à moi, ils sont peu nombreux ceux qui pourraient résister aux charmes de la *senhora* Castro. Un pur joyau que cette damoiselle ! Sa gorge ! Cette peau !

Il poursuivit, rêveur :

— Je me demande si je ne me risquerai pas un soir à tenter ma chance. La belle ne semble pas très farouche. Et toi, Alvaro ? Qu’en dis-tu ?

— Je pense que pour l’heure il n’y a point lieu de s’alarmer, répliqua Gonçalves. Mais je pense aussi que l’affaire est à surveiller de près. Aucun de vous deux n’ignore l’opinion que j’ai de ces deux malfrats que sont Francisco et Juan. Je parle, bien entendu, des frères de la *senhora* de Castro. Je veux croire qu’ils ne s’aviseront pas de profiter de la situation pour se transformer en chevaux de Troie. Nous savons bien qu’ils n’ont jamais caché leur désir de ramener le Portugal dans le giron de la Castille.

Le secrétaire particulier d’Alphonse protesta :

— Absurde ! Depuis que nos deux royaumes ont signé le traité d’Alcaciñes garantissant à chacun ses limites territoriales, les tensions sont retombées. Que je sache, c’est doña Constance qui est l’épouse de dom Pedro et non cette jeune femme. Réfléchissez ! Elle n’a et n’aura aucun pouvoir sur l’infant. D’autre part, si la Castille avait encore des visées sur nous, rien ne l’empêcherait d’utiliser l’épouse légitime plutôt que la maîtresse. Je ne comprends rien à vos appréhensions.

— Mon cher Coelho, les pages de l’Histoire sont noires de récits où des rois en viennent à préférer leur bâtard à leur enfant légitime. Dois-je te rappeler certains événements qui ne sont pas très éloignés de nous ?

— Un bâtard ? Comme tu y vas ! Aux dernières nouvelles, la *senhora* de Castro n’est pas enceinte !

— Elle pourrait le devenir.

— Tout comme doña Constance ! Encore faudrait-il que toutes deux accouchent d’enfants mâles. Et le

chemin sera bien long qui débouchera sur un choix de l'infant !



Une fois le seuil du cloître franchi, doña Constance ordonna à ses dames d'honneur :

— Attendez-moi dans la chapelle. Je vous y rejoindrai tout à l'heure.

Elle invita Inès à la suivre.

— Viens !

Le lieu était désert. Une brise parfumée courait à travers les oliviers avec un murmure de ruisseau.

La dame d'honneur accompagna sa maîtresse sans mot dire jusqu'au bout du jardinet. Son cœur battait la chamade. Elle pressentait la raison de cet aparté. Pedro. Sinon, pourquoi ? Avisant un banc de pierre, Constance s'y installa et fit signe à Inès de prendre place à ses côtés.

L'infante déplia d'un coup sec un éventail aux ailes mouchetées de nacre et, au lieu de s'en servir, le contempla les yeux baissés. Elle resta ainsi, immobile. Et le cœur d'Inès s'inquiéta un peu plus.

Constance se décida enfin à sortir de son mutisme.

— Tu étais mon amie..., furent ses premiers mots.

Inès acquiesça, le ventre noué. Que répondre ?

— L'es-tu encore ? Non ! Ne dis rien. Ma question est absurde. Ne dis rien ! Les hommes sont mauvais, Inès. Et les femmes sont perfides.

À qui s'adressait cette affirmation ? À Inès ? À Pedro ? Aux deux ?

— Depuis quelque temps des rumeurs circulent à Montemor. Elles ont dû te parvenir.

— Des rumeurs, *senhora* ?

— Oui. Noires et vilaines comme les nuits sans amour.

— Je... je ne comprends pas.

— Parce que tu es pure, parce que le mal et la médisance te sont choses étrangères. Pourtant... Pourtant, c’est bien ce qui se passe.

Constance referma posément son éventail et le plaça sur ses cuisses.

— On raconte – de méchantes langues – on raconte que Pedro et toi entretiendriez une relation coupable. C’est faux, naturellement !

Emprisonnant vivement les mains d’Inès, elle poursuivit sur un ton plein d’afféterie :

— Oh ! Pardonne-moi ! Je vois que je te blesse. Ceux qui colportent ces accusations ne te connaissent pas. Ils ignorent tout de ta noblesse, de ta loyauté, de ton incapacité à te livrer à pareilles bassesses. J’ai raison, n’est-ce pas ?

Mon Dieu ! pensa Inès, totalement décontenancée, mais quel jeu joue-t-elle ? Pourquoi ? Est-ce possible qu’elle soit dupe ? Elle scruta sa maîtresse pour essayer de dénouer le vrai du faux, mais les traits de la jeune femme restaient insondables.

— Je t’en prie ! reprit vivement Constance, oublions ces malveillances. Écoute-moi plutôt et parlons de bonheur. J’ai une grande nouvelle à t’annoncer.

L’infante se tint très droite, tandis qu’une lueur d’allégresse traversait ses prunelles.

- J'attends un enfant !  
Inès sentit le sol se dérober.  
— C'est... c'est merveilleux.  
— N'est-ce pas ? Cette naissance sera le plus beau jour de ma vie. Un garçon, si Dieu le veut.  
— Dom Pedro...  
— Quoi donc ?  
— Dom Pedro est-il au courant ?  
— Pas encore. Tu es la première à qui j'en parle.  
Elle ajouta sur sa lancée :  
— Ce n'est pas tout. J'ai une autre nouvelle. Cette fois, elle te concerne.  
Inès se tint sur ses gardes.  
— Je vous écoute.  
— Tu seras la marraine de mon enfant.



*Palais de Montemor, septembre 1341*

Les cris qui montaient de la chambre de doña Constance résonnaient dans tout le palais. Cris ponctués de gémissements. Gémissements de fleur déchirée.

À l'étage supérieur, la reine Béatrice et le roi finissaient de dîner, installés l'un et l'autre à chaque extrémité de l'imposante table qui meublait la salle à manger. En vérité, c'est le roi qui engloutissait les dernières bouchées de son plat favori : la *carne de porco a alentejana*, mélange de palourdes, de porc, fortement assaisonné de coriandre. Béatrice, elle, n'avait rien mangé de toute la soirée.

Un nouveau cri s’éleva, plus strident que les précédents.

— Cela ne finira donc jamais ? pesta Alphonse.

— Elle souffre.

— Et nous avec.

Il allait porter un ultime morceau de *carne* à ses lèvres, mais laissa son geste en suspens pour s’enquérir :

— À propos. Où est dom Pedro ?



Pedro n’était pas loin. Il chevauchait depuis bientôt deux heures entre vallons et terres plates. Massala galopait à ses côtés. Leurs étalons dessinaient de grands cercles de poussière ocre autour du palais.

— Combien de temps encore allons-nous tourner en rond ? cria Massala, exaspéré.

L’infant ne répondit pas. Il avait la tête toujours pleine des cris de Constance. Pleine de questionnements aussi et d’angoisses.

Comment dénouer ce mystérieux écheveau où s’entre-croisaient le bonheur et le malheur ? L’allégresse d’être père, le désespoir de n’être plus amant ?

La sage-femme devait porter malheur. Dom Pedro n’eut pas le temps de prendre son fils dans ses bras. Louis – c’est le nom qu’on lui avait choisi – Louis fut pris le soir même de convulsions. Il s’éteignit aux premières lueurs de l’aube.





*Montemor, Portugal*

Nus, serrés l'un contre l'autre, ni lui ni elle n'avaient cherché à faire l'amour. Se garder ainsi leur suffisait.

— Libérée de ta promesse, murmura Pedro, désormais, tout redevient possible.

— Jusqu'au prochain enfant.

— Amour, je t'en prie. Ne gâche pas ces instants. Pourquoi te tourmenter pour demain ? Ne pensons plus qu'au temps présent. Ne sommes-nous pas protégés par le sort ?

Du bout des lèvres, il effleura son front, ses yeux, son cou et le creux de sa gorge avec ce petit bruit de souffle que font les enfants qui embrassent.

— Dis-moi que tu m'aimes.

Elle répondit :

— Dis-moi que tu m'aimes.

— Tu ne me quitteras plus jamais ?

— T'ai-je jamais quitté ?

— Si tu partais, tu me reviendrais toujours ?

Elle le fixa avec une émotion intense.

— Non. Non, Pedro. On pourra me menacer des pires tourments, enfoncer des clous dans ma chair, me vouer au feu des enfers. Jamais plus je ne t'abandonnerai. J'ai trop souffert, j'ai trop pleuré.



*Montemor, Portugal*

Cinq ans déjà. Cinq fois quatre saisons. L'automne a brûlé les arbres, le printemps les a ravivés. Il y eut de

tendres étés et des hivers bienveillants. Deux ans après la mort prématurée du petit Louis, doña Constance accoucha d’un autre enfant. Une fille, cette fois. Elle naquit le 24 avril 1342. On la baptisa du nom de Marie. Inès refusa catégoriquement d’en être la marraine. Soutenue par Pedro, elle ne céda ni aux menaces ni aux supplications.

Et aujourd’hui...

Aujourd’hui, en cette orée du printemps de l’an 1345, le ciel est clair et la campagne verdoie aux alentours du palais. La nature s’étire et s’ébroue dans une lumière transparente. Un parfum indicible embaume les jardins du palais. Et doña Constance s’apprête à donner naissance à un nouvel enfant.

— Sublime journée, nota Diogo Pacheco en effleurant du doigt une fleur d’hibiscus.

— Pour nous, sans doute, mais sans effets pour celle qui se tord dans les douleurs de l’enfantement. On pourra tout reprocher à l’infante, mais pas son manque de fertilité. Trois enfants en quatre ans ! Quand je pense que ma tendre épouse n’a pas été capable de m’en donner plus d’un en quatorze années de mariage !

Pêro Coelho haussa les épaules.

— Trois en cinq ans. Il n’y a là rien d’exceptionnel, surtout lorsque l’on sait la rage qui habite la génitrice. Et reconnaissons que le résultat n’est guère satisfaisant : un garçon mort-né. Ensuite une fille. *Qual tragédia!* Le roi vit plutôt mal l’absence de descendants. En revanche, ce qui me surprend, c’est l’infécondité de la *senhora* de Castro. Crois-tu qu’elle soit stérile ?

— Dans son cas, la stérilité serait plutôt un avantage. Les yeux de Pacheco s’arrondirent.

— Oui, expliqua Coelho. L'absence de progéniture permet d'éviter que s'abatte sur elle le courroux de Sa Majesté. Tant qu'elle n'aura pas d'enfants, elle sera en sursis. J'ai l'impression que le roi s'est fait une raison de la relation qu'elle entretient avec dom Pedro. Je crois même qu'elle l'indiffère. Cependant, malheur au jour où elle enfantera ! Surtout si c'est un mâle.

— Surtout, renchérit Pacheco, si entre-temps l'infante ne l'a pas prise de vitesse.

Coelho fit claquer sa langue.

— Tout est écrit, disent les Maures.

C'est en évoquant la fatalité que le conseiller, sans le savoir, était le plus proche de la vérité. Il avait à peine achevé sa phrase, qu'un écuyer se précipitait vers eux.

— *Senhores*, annonça-t-il tout essoufflé. Un drame terrible vient de se produire. Doña Constance...

— Elle a accouché ? coupa Pacheco.

— Oui, oui, *senhores*. Mais...

— Quoi donc ? Vas-tu parler ?

— Doña Constance est morte.

La foudre roulant aux pieds des conseillers n'eût pas produit plus d'effet.

— Morte ?

— Oui, *senhores*. Dans l'heure qui a suivi l'accouchement, elle a porté la main à sa poitrine et a perdu connaissance.

— Et le bébé ?

— Aux dernières nouvelles, il se porte bien.

— Une fille ? Un garçon ?

— Un garçon : Ferdinand. C'est le nom qu'avait choisi l'infante.

Pacheco poussa un nouveau soupir.

— Dieu soit loué!

C’est par ces mots qu’il célébra la mémoire de Constance.



*Montemor, août 1347*

Avec mille et une précautions, Pedro souleva le bébé hors de son berceau et le serra contre sa poitrine.

— Béatrice, chuchota-t-il, Béatrice, fille d’Inès de Castro et de dom Pedro. Tu as les yeux émeraude de ta mère et la noirceur des cheveux de ton père.

Il regarda Inès avec un air de reproche.

— Si Massala ne m’avait pas prévenu... Comment as-tu pu envisager de me priver d’un si grand bonheur? Quand je pense qu’il y a quelques mois tu as failli...

— Je t’en prie. Tu avais promis que nous ne parlerions plus jamais de ce moment d’égarement.

— Tu as raison. Néanmoins, réponds à une dernière question, une seule.

Il déposa la fillette dans son berceau et se rapprocha d’Inès.

— Tu étais sérieuse? Tu étais vraiment déterminée à sacrifier notre enfant?

Elle répondit sans l’ombre d’une hésitation :

— Oui.

— Par peur?

— La peur de donner naissance à un garçon. La peur que ton père, la cour y voient une menace pour Ferdinand.

Il se récria :

— C'est absurde ! Le fils de Constance n'est-il pas aussi mon fils ? Au nom de quoi l'aurais-je dépossédé de ses droits au bénéfice de notre enfant ?

Elle baissa la tête, presque honteuse.

— À cause de notre amour, Pedro. Du moins je l'ai cru. Cet amour n'est-il pas démesuré ? Ne nous fait-il pas accomplir les pires folies ? J'ai seulement voulu te protéger de toi-même. Pardonne-moi.

Il la contempla en silence, incapable de déterminer si elle avait tort ou raison.

— Tu es belle, dit-il doucement. Tu n'as jamais été aussi belle. Je...

Il n'acheva pas sa phrase. On frappait à la porte.

— Entrez ! ordonna Pedro.

Un écuyer glissa la tête dans l'entrebâillement.

— Mon seigneur, Sa Majesté vous attend de toute urgence dans la salle du Conseil.

— Maintenant ?

L'écuyer confirma.



Lorsque Pedro pénétra dans la salle, il nota tout de suite la présence de Gonçalves, Pacheco et Coelho. S'il en fut surpris, il n'en laissa rien paraître. Il remarqua aussi le visage fermé du roi et l'atmosphère tendue qui régnait dans la pièce.

— Vous m'avez demandé, père ?

Le souverain désigna un siège.

— Prenez place.

Les doigts d’Alphonse tambourinaient sur la table, alors que dans le même temps il détaillait son fils comme s’il le voyait pour la première fois.

Après un bref silence, il s’informa laconiquement :

— Votre fille se porte-t-elle bien ?

— Grâce à Dieu, oui, père.

— Vous avez estimé honorable de lui donner le prénom de mon épouse, la reine, votre mère.

— Honorable ? N’est-ce pas un grand honneur... que...

— Arrêtez ce bégaiement !

Quelqu’un gloussa. Était-ce Pacheco ? Ou l’un des deux autres conseillers ? Pedro sentit ses joues qui s’empourpraient. Il serra les poings.

Le roi enchaînait :

— Ma décision est prise ! La présence de la *senhora* de Castro en notre palais n’est plus souhaitable.

Pedro vacilla.

— Quoi ? Que dites-vous ?

— À partir de demain, la *senhora* sera tenue de quitter notre terre et de rentrer en Castille. Je ne veux plus la voir !

— NON ! Vous n’avez pas le droit ! Inès est mienne. Je la suivrai ! Fût-ce en enfer.

— Suivre une catin !

L’infant leva le front et lança sur un ton de bravade :

— La nature nous a fait du même sang ! D’origine royale, descendante d’un roi, elle est digne d’un roi !

— Une catin !

— UNE REINE !

Pedro fit un pas en arrière.

— Ma position est claire. Si vous exilez Inès, vous m'exilez.

— Des menaces à présent ? Eh bien partez ! Partez, dom Pedro !

— Ne me mettez pas au défi ! Je...

Pacheco suggéra discrètement :

— Ne pourrions-nous envisager une solution intermédiaire ?

Le roi se laissa choir lourdement dans son fauteuil et attendit la suite. Mais son conseiller s'était tourné vers l'enfant.

— Accepteriez-vous que cette femme se retire, sans pour autant quitter le Portugal ?

Pedro fixa son père longuement.

— S'il ne me reste pas d'autre choix, la réponse est oui.

— Alors, qu'elle s'en aille ! tonna le souverain. Emportez-la où bon vous semblera. Mais j'y mets une condition !

— Laquelle ?

— Qu'il n'y ait pas moins de cinquante lieues entre elle et vous ! Vous m'entendez ? Pas moins de cinquante lieues !



*Santa-Clara, 2 août 1349*

*Pedro, mon bien-aimé,*

*Deux ans aujourd'hui. Béatrice trotte dans le jardin avec Massala. Je peux les voir par la fenêtre. Elle est magnifique. Mutine à souhait. Vive. Tu peux être fier*

– 12 passions amoureuses qui ont changé l'Histoire –

*d'elle. Depuis une semaine que tu ne l'as vue, c'est fou ce qu'elle a changé. Les enfants changent si vite. Quand je pense que je vais avoir trente ans bientôt! Trente ans. Je devrais me sentir vieille, vieille, et pourtant, j'ai l'impression d'être encore celle que tu as entrevue, ce jour béni, dans la cathédrale de Lisbonne. L'amour, j'en suis sûre maintenant, nous insuffle un peu d'éternité. L'amour mais aussi l'enfantement. Dans le miroir j'aperçois le galbe de mon ventre. Savoir que je porte à nouveau la vie me rajeunit. M'aimeras-tu encore lorsque je serai vieille? Voûtée, chancelante?*

*Dans le tiroir, j'ai rangé tes lettres. J'en ai compté cent vingt. Deux de moins que les miennes. Tu vois? C'est encore moi qui t'aime le plus.*

*Un garçon, cette fois? Je le voudrais bien et, dans le même temps, mes anciennes peurs me reviennent. Il sera ce que Dieu voudra. Plus que quelques semaines. J'ose espérer que tu seras à mes côtés d'ici là.*

*Inès qui se meurt sans toi.*



*Montemor, septembre 1349*

Pêro Coelho découpa un morceau de chevreuil et le porta à sa bouche.

— Un garçon, dit-il la bouche pleine. La *senhora* Inès lui a fait un garçon.

— Oui. J'ai appris la nouvelle, confirma Gonçalves. Comment l'ont-ils appelé?

— João.



— C'est grave. Es-tu conscient du danger que cette naissance représente ? Aveuglé par sa passion, dom Pedro pourrait bien décider de privilégier ce bâtard au détriment de Ferdinand, son fils légitime. Pire encore, il serait capable de faire assassiner Ferdinand.

— Assassiner son propre fils ? se récria Coelho. Tu déraisonnes !

Gonçalves eut un sourire ironique.

— Te souviens-tu des propos que tu nous tenais il y a quelques années ? Tu clamais : « Encore faudrait-il que toutes deux – Inès et Constance – accouchent d'enfants mâles. Et le chemin sera bien long qui débouchera sur un choix de l'infant ! » Nous sommes arrivés au bout du chemin.

Coelho se défendit, sans conviction.

— Pour l'heure, rien ne prouve que mon raisonnement soit erroné.

— C'est ce que nous verrons. En tout cas, tu ne peux nier que les choses soient en train de s'envenimer. Surtout depuis qu'un élément que personne n'avait prévu est venu s'immiscer dans cette histoire. Le mécontentement du peuple. Je suppose que tu es au courant de la rumeur qui s'est installée : *Olho gordo* ! La *senhora* porte malheur. Et pour cause. D'abord, il y a eu cette épidémie de peste. Et voilà que depuis deux ans le pays traverse une période de sécheresse tout à fait unique dans son histoire. Les paysans sont convaincus que c'est Inès qui en est la responsable. Sans compter qu'un peu partout des voix s'élèvent, critiquant ouvertement l'existence dissolue menée par dom Pedro. La voix des gens d'Église, bien sûr, mais aussi celle des nobles. Parmi ces derniers,

on voit la division qui s’installe. Certains prennent parti pour l’infant ; d’autres pour le roi. Certains pour le fils de Constance, d’autres pour celui d’Inès.

Gonçalves conclut avec gravité :

— Cette histoire est en train de pourrir notre royaume.

— Que faire ? C’est au roi de réagir.

Le *merinho-mor* dodelina de la tête.

— Évidemment. Mais ne sommes-nous pas ses conseillers ? Le roi est sous l’influence de la reine, laquelle joue un rôle temporisateur dans cette affaire. Il serait peut-être temps pour nous de prendre les choses en main.



*Femme de mauvaise vie...*

*Inès.*

*Femme de mauvaise vie...*

Tout naturellement, le parallèle et la formule courent sur toutes les lèvres. Ces mots voyagèrent jusqu’aux portes de Montemor, aux confins de la *serra Estrela*, et un matin, leur écho atteignit Santa-Clara.

Nous étions au mois de mai et, hormis quelques timides ondées, le ciel refusait obstinément d’entrouvrir ses vannes. Inès, seule, pleurait à chaudes larmes.

Pedro la *serra* un peu plus fort entre ses bras. Il s’efforçait de l’apaiser, mais on voyait bien que lui-même souffrait.

— Qu’allons-nous devenir ? questionna la jeune femme, désespérée. Veux-tu me quitter ? Veux-tu me quitter ?

— Arrête, Inès. Je t'en conjure.

— Ne vois-tu pas que ton peuple me déteste, qu'il hait nos enfants ! Qu'il me compare maintenant à Leonor de Guzmán. Ne vois-tu pas combien je suis salie ?

— Plus pour longtemps. Ma décision est prise. Elle est irrévocable.

Inès le dévisagea, effrayée.

— Tu me fais peur. Quelle décision ?

L'infant prit une courte inspiration avant d'annoncer :

— Je vais t'épouser, Inès.

Elle resta sans voix.

— Oui, reprit-il. Nous allons nous marier. La cérémonie, pour les raisons que tu imagines, se déroulera dans le plus grand secret. Sois convaincue, néanmoins, que l'heure venue j'annoncerai nos épousailles à la terre entière.



*Palais de Montemor, cinq ans plus tard*

Le roi Alphonse se tenait dans une attitude hiératique. Raide. Les yeux vides d'expression, les ongles presque incrustés dans les accoudoirs de son fauteuil.

Il fixa tour à tour ses trois conseillers, pour s'arrêter sur Diogo López Pacheco.

— Cinq ans, commença-t-il la voix étonnamment calme. Cinq longues années. C'est le temps qu'il vous a fallu pour me révéler cette infamie. Cinq ans.

— Majesté, protesta Pacheco, le secret était total, absolu. Hormis les acteurs présents dans l'église de

Guarda, personne n’a été mis au courant. Il y a seulement deux semaines que le sacristain nous a transmis l’information. Avant de vous prévenir, nous avons jugé plus sage de vérifier ses dires.

Le souverain frappa du poing sur l’accoudoir.

— Et mon fils a eu l’audace d’associer à son crime les frères de cette catin.

— Il y a plus grave encore, sire, fit observer Gonçalves. Nous avons appris qu’il ne se passe pas un mois sans que les frères de la *senhora* Inès et votre fils se retrouvent à Santa-Clara. Or, vous n’êtes pas sans savoir que ces deux mécréants sont plus proches du trône qu’ils ne le furent jamais.

— Que diable manigancent-ils aux côtés de mon fils ? Qu’y a-t-il derrière cette connivence ?

Pacheco répondit avec une certaine solennité :

— Un complot, sire.

— Un complot ?

— Nous en sommes convaincus.

— Expliquez-vous !

Gonçalves prit la relève :

— Leur plan est clair : attendre votre mort pour installer ensuite la *senhora* Inès sur le trône du Portugal. Une manière indirecte pour la Castille de faire main basse sur notre pays. Sans compter que votre fils accordera probablement sa succession à João, son fils naturel.

Alphonse respira à pleins poumons.

— Très bien, murmura-t-il. Alors, que me suggérez-vous ?

Un silence lourd s’insinua dans la pièce.



Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EUCN000635.N001  
Dépôt légal : mai 2015